

préface

L'EUGÉNISME EST UN DÉTERMINISME

Longtemps nous avons vécu avec l'insouciance tranquille d'un Progrès triomphant conduisant une humanité allégée de ses souffrances sur les chemins du bonheur. Héritiers de Descartes et des Lumières nous nous sommes laissés bercer à la douce musique de l'Homme comme seul maître et possesseur de la Nature, une Nature tout à la fois idolâtrée comme la mère de toute beauté, et haït comme la source de tous nos maux. Avec Diderot et d'Alembert nous avons vu le corps comme une mécanique, puis nous l'avons assimilé à nos machines. Puis avec Darwin nous avons retrouvé l'animalité du corps humain et dès lors l'Homme lui-même est devenu une Nature à dominer. L'eugénisme ne serait-il alors qu'une première étape, balbutiante, erronée dans sa forme mais juste sur son objectif, vers le surhomme auquel nous serions inéluctablement promis ?

Georges Canguilhem dénonçait déjà « La prétention de la science à dissoudre dans l'anonymat de l'environnement mécanique, physique et chimique, ces centres d'organisation, d'adaptation et d'invention que sont les êtres vivants... D'où l'insuffisance de toute biologie qui... voudrait éliminer de son domaine toute considération de sens¹. » C'est un des grands mérites du livre de Dominique Aubert-Marson que de commencer par situer ce drame absolu du XX^e siècle que fut l'eugénisme dans la grande histoire du Progrès et de nous présenter l'alliance que scellèrent en cette occasion la Science et le Pouvoir. Trop souvent en effet des drames qui menacent l'humanité sont traités comme de vagues faits divers, fruits de quelques esprits détraqués, pensons ici à Galton ou à Hitler, dont la fin, souvent tragique, justifierait que l'on tourne la page et considère le présent comme vierge et immunisé. C'est hélas tout le contraire qui nous est donné à voir

1. G. Canguilhem, *La connaissance de la vie*, Vrin, 1965.

chaque jour et ce livre, je l'espère, tout en éclairant sur les origines, saura instruire pour un bon usage de la biologie aujourd'hui et demain.

Il faut ici revisiter les origines grecques de notre conception de la vie privée et de la vie publique. L'avènement de la démocratie telle qu'elle fut conçue dans la Cité antique apporta une distinction fondamentale entre vie privée (lieu d'inégalité) et vie politique (espace d'égalité). Il existe aujourd'hui une confusion dangereuse entre égalité et similarité, et la tendance à la superposition des espaces s'affirme chaque jour. De plus les connaissances acquises, ou que nous croyons avoir acquises, dans le domaine de la biologie nous permettent aujourd'hui de choisir et de corriger certains traits de la Nature dans l'homme. Comme le rappelle Dominique Aubert-Marson, l'eugénisme est l'art de bien engendrer. Il s'est clairement exprimé au XX^e siècle par son opposé, c'est-à-dire l'élimination de ceux qui furent considérés comme « mal engendrés ». Et méfions-nous de croire que ce passé est révolu. Il va de soi que nous n'en sommes plus aux méthodes rustiques de Paul Broca tentant de mesurer l'intelligence à la taille des crânes. Mais nous espérons prochainement obtenir des résultats enfin scientifiques indiscutables avec les nouvelles méthodes d'imagerie cérébrale. Nous sommes révoltés par l'horreur de la stérilisation massive des malades mentaux aux États-Unis ou en Scandinavie dans la première moitié du XX^e siècle, et leur extermination par les nazis. Mais nous ne serions pas totalement opposés à étendre le diagnostic préimplantatoire, même à des facteurs prédisposant à des risques modérés de voir se développer certaines maladies, même à des âges tardifs de la vie. C'est le basculement vers un « eugénisme positif » permis à partir des méthodes de procréation médicalement assistée. Conjugué avec la demande sans cesse croissante de sécurité et la croyance toujours tenace en un déterminisme génétique, ceci peut nous entraîner de proche en proche vers une nouvelle forme de dictature eugénique.

Un siècle après les débuts de l'eugénisme nous voyons se développer une instrumentalisation dévorante des résultats et méthodes de la biologie moléculaire. D'indication, tendance, risque, destinés à éventuellement éclairer la personne dans ses choix de mode de vie et de consommation, les biomarqueurs sont transformés en indicateurs qui permettraient de définir une personne. D'instruments d'information et de liberté individuelle, ils sont mobilisés pour contraindre et enfermer. Le possible devient certitude, le déterminisme renaît du tombeau où l'avaient

conduit l'eugénisme de la première moitié du XX^e siècle et la génétique moléculaire contemporaine.

Tout oppose les 99,9 % de fiabilité d'un test ADN de filiation et l'absence d'argument scientifique en faveur d'une base génétique prédictive des comportements. C'est bien là que le bât blesse, dans l'amalgame permanent entre les faits scientifiques et les valeurs sociales. Un amalgame évidemment destiné à nous faire avaler la pilule amère des secondes par le crédit matériel et scientifique des premiers. Le risque est grand aujourd'hui d'une stigmatisation généralisée basée sur un profil génétique.

La disponibilité de séquenceurs de très haute capacité vient d'aboutir à la lecture complète des 3 milliards de paires de base des génomes de James Watson et de Craig Venter, et bientôt de milliers d'autres dont la lecture ne prendra que quelques jours et quelques milliers d'euros. La recherche utilisera prochainement des puces capables d'analyser les 15 millions de variations que présente un génome humain entre les chromosomes hérités de la mère et ceux hérités du père. Bref une « carte d'identité génétique » individuelle, précise, complète, fiable, est à notre portée et le risque est grand d'y associer la croyance d'y lire le grand-livre de notre vie. Mais qui en serait le lecteur et pour quel usage ?

Savoir, déterminer et prévenir, voudrait-on nous faire croire. Rien de plus faux dans la majorité des cas à l'ère de la post-génomique où nous ne faisons qu'entrevoir l'immensité des possibles permise par la plasticité des génomes, et l'immensité des nuances fonctionnelles offertes par les modifications épigénétiques : activité des gènes contrôlée par une empreinte (la méthylation de l'ADN) sur la séquence qui permet l'initiation de leur lecture (les promoteurs), modification de la compacité des chromosomes permettant ou non de rendre un gène accessible pour sa transcription, découverte des microRNAs capables d'intercepter et détruire un message issu d'un gène avant sa traduction en protéine,... tous ces mécanismes étant encore inconnus il y a dix ans et totalement dépendant de notre environnement ! Pour mémoire, le génome d'une abeille au sein de la ruche est identique pour une ouvrière et pour la reine, c'est la nourriture, faite de miel ou de gelée royale, qui induira la différence. De même la chenille et le papillon ont le même génome, mais il ne s'exprime pas de la même manière au cours du temps. Le grand-livre de notre ADN dit le potentiel d'une vie, argile du possible qui sera modelé par l'histoire du sujet, exactement l'inverse de son enfermement dans une identité prédéterminée.

Mais il nous faut nous armer plus encore de connaissance et de prudence car le projet eugénique intègre d'une certaine manière déjà cette dimension. En effet comme nous le rappelle Dominique Aubert-Marson, l'inventeur du terme « eugénique », Sir Francis Galton, donnait la définition suivante en 1883 :

Science de l'amélioration de la race, qui ne se borne nullement aux questions d'unions judicieuses, mais qui, particulièrement dans le cas de l'homme s'occupe de toutes les influences susceptibles de donner aux races les mieux douées un plus grand nombre de chances de prévaloir sur les races les moins bonnes.

Et le lecteur suivra avec intérêt le cheminement retracé du racisme biologisé et théorisé, illustré d'une riche iconographie et ponctué de courts rappels biographiques de ceux qui ont alimenté, souvent à l'opposé de leur conception généreuse, progressiste et humaniste de la Science, ces funestes théories. Citons par exemple ici avec Dominique Aubert-Marson un passage de Stephen Jay Gould consacré à Paul Broca, immense médecin et premier soutien en France des théories darwiniennes de l'évolution :

Stephen Jay Gould écrit dans La Mal-mesure de l'homme : « Broca n'a pas falsifié les chiffres, il s'est borné à opérer une sélection ou à les interpréter de manière à atteindre les conclusions choisies à l'avance. En sélectionnant certaines mesures, Broca ne s'est pas contenté de se laisser emporter passivement sous l'emprise d'une idée préconçue. Il a préconisé la sélection des caractères pour parvenir à un but recherché... ».

Car c'est aussi l'une des caractéristiques de notre époque héritée de l'ère industrielle et tayloriste : la fascination des chiffres, la croyance en une vérité révélée par la statistique, alors que la statistique n'est que l'image instantanée d'une situation humaine, sociale, fruit de choix politiques, à un moment précis de l'histoire de la société qui produit ce contexte social.

Et de fait nous retrouvons à chaque chapitre du livre le rôle essentiel de l'environnement, qu'il soit naturel ou social. Le lecteur suivra ainsi un nécessaire rappel des bases de la théorie darwinienne de l'évolution, qui rappelons-le, n'a aucune finalité, ni bonne ni mauvaise, et dont le résultat est essentiellement le fruit de la sélection de l'organisme le mieux adapté, à un instant donné, à son environnement. Prenons un exemple de cette absence de valeur intrinsèque de l'évolution : la drépanocytose est une maladie grave associée à une mutation de l'hémoglobine. Elle donne aux globules rouges une forme en faucille au lieu de leur aspect discoïde normal.

Cette mutation est fréquente en Afrique de l'Ouest... où elle protège les enfants du paludisme ! Disons ici qu'il s'agit, au regard des travaux actuels de la biologie, d'une version simplifiée des choses, l'environnement ayant finalement peut-être également un rôle dans l'évolution et la transmission de certains caractères acquis comme le pensait déjà en son temps Lamarck, mais qui correspond bien au contexte darwinien et c'est le plus important pour considérer ensuite ses conséquences sociales pays par pays, époque par époque, à travers les politiques eugéniques dont nous ne soupçonnons même plus l'origine tellement leurs habits hygiéniques nous les font paraître comme naturels, ainsi par exemple du certificat médical prénuptial en France.

Il y a matière à plusieurs livres dans ce livre tant l'histoire y est lourde de sens pour notre temps présent. Jamais le biopouvoir comme le nommait Michel Foucault n'a été aussi présent comme enjeu majeur de nos sociétés. À l'humanité qui nous a été donnée nous pouvons aujourd'hui, ou pourrons prochainement, substituer progressivement une humanité créée. Lutter contre la souffrance et la mort est évidemment une nécessité qui fonde le projet humain. Ceci peut-il aller jusqu'à donner la mort au choix de l'individu ou sélectionner la vie au choix des futurs parents ? L'enjeu démocratique sera de savoir pour quoi, pour qui et sur quels critères objectifs nous déléguons notre pouvoir collectif. Relisons l'histoire de l'eugénisme proposée ici avant de nous engager joyeusement dans une telle aventure.

Hervé Chneiweiss (15 juillet 2009)

Directeur du laboratoire Plasticité Gliale (Centre de Psychiatrie et de Neurosciences Ste Anne, Paris). Rédacteur en chef de Médecine/Sciences.

introduction

« UNE SCIENTIFICATION DE LA POLITIQUE »

*La science a fait de nous des dieux avant même
que nous méritions d'être des hommes.*

Jean Rostand, *Pensées d'un biologiste* (1954)

Comme le constate Albert Jacquard « C'est au nom de la science que les pires horreurs ont été proposées et parfois réalisées... Le progrès de la connaissance, longtemps synonyme de progrès de l'Humanité, ne va-t-il pas aboutir à l'inféodation sinon à l'anéantissement de notre espèce ? » Les « pires horreurs » auxquelles Jacquard fait référence, ce sont les politiques sociales mises en place par des pays démocratiques ou totalitaires dans la première moitié du XX^e siècle : politiques qui ont consisté à stériliser, voire même à exterminer, des milliers de personnes dans le souci d'un progrès de l'Humanité ou pour des préoccupations économiques.

Comment est né ce bio-pouvoir qui a placé la biologie au service des politiques ? Comment les scientifiques se sont-ils laissés abuser par les préjugés sociaux au point de perdre leur objectivité ? Comment la classification biologique des êtres humains a servi la politique et l'histoire ? C'est à ces questions que tente de répondre ce livre en montrant comment l'Occident semble fasciné par ce qu'appelle Pierre-André Taguieff, « une scientification de la politique » à partir de théories biologiques.

LA NAISSANCE DE LA SCIENCE

Les hommes du Paléolithique, chasseurs-cueilleurs, plongés dans un environnement souvent hostile, par des pratiques magiques et des récits fabuleux, tentaient de se rassurer et d'être en harmonie avec leur

environnement. Il en allait de même, dans une société primitive, lorsque le sorcier ou le chaman accomplissait un rite pour provoquer la pluie ou faire apparaître le soleil. Il exprimait ainsi sa croyance en l'existence d'une relation entre la pluie et la récolte des céréales mais aussi son sentiment que la survie du clan dépendait du bon fonctionnement du monde naturel. Il pensait alors que l'homme pourrait contrôler les forces de la Nature. Les récits fabuleux ou cosmogonies concernant l'origine de l'Univers, de la vie et de l'Homme lui-même se sont transmis oralement en se modifiant au fil des générations successives. Ces récits se sont enrichis au hasard des rencontres entre les différentes tribus ou clans et ont fini pour certains à s'imposer dans la mémoire collective et à s'inscrire dans les textes sacrés des grandes religions.

Ces mythes fondateurs fourniront à l'homme une représentation du monde et des forces qui l'animent. Sous l'Antiquité, la magie céda le pas à la science. Cette dernière naîtra en Grèce, à partir du VII^e siècle avant J.-C., et les premières théories rationnelles sur les origines seront proposées par les « philosophes-savants » comme Anaximandre, Thalès de Milet et Démocrite d'Abdère qui se sont souciés d'étudier et de comprendre les phénomènes naturels. Ces « philosophes-savants » ne travaillaient pas dans un laboratoire car à cette époque la science était essentiellement de l'ordre de la théorie. La science telle que les scientifiques la pratiquent aujourd'hui remonte au XVII^e siècle, c'est-à-dire à l'essor de la science expérimentale dont l'un des fondateurs fut Galilée. On peut voir dans cet essor de la science expérimentale une « révolution intellectuelle » sans précédent qui va permettre de comprendre et de quantifier les phénomènes naturels et d'essayer de les assujettir à des fins humaines.

La science ne se réduit pas à une simple collecte de faits ou d'observations. C'est l'ensemble cohérent et rationnel des connaissances théoriques et pratiques sur un domaine donné. Ces connaissances sont bâties soit sur des principes évidents et démontrables soit sur des hypothèses vérifiées par l'expérimentation. Un cadre constitué de réflexions, de postulats et de faits, appelé « paradigme » par Thomas S. Kuhn, se modifie au cours du temps sous l'influence de nouveaux concepts ou de nouvelles expériences car la science est en perpétuelle évolution. Le doute l'alimente. Les transformations successives des paradigmes sont des révolutions scientifiques : la révolution copernicienne et celle de Darwin ont totalement modifié notre vision de l'univers et du vivant.

LA SCIENCE BIOLOGIQUE MODERNE

La biologie moderne est née au milieu du XIX^e siècle avec en autres la formulation de la théorie cellulaire par Matthias-Jacob Schleiden et Théodor Schwann (1839) et la théorie de l'évolution par Charles Darwin (1859). Ce dernier, penseur hardi et novateur, joua un rôle fondamental en concevant une théorie de l'évolution révolutionnaire, qui rejetait la Création, selon laquelle les espèces évoluaient en fonction des conditions environnementales grâce à la sélection naturelle. Mais Charles Darwin, avec prudence, a soigneusement évité d'aborder les origines de l'homme dans son livre *L'origine des espèces...* Plus tard, en 1871, dans *La descendance de l'homme et la sélection dans ses rapports avec la reproduction*, Darwin n'hésita pas à affirmer que l'homme n'avait pas fait l'objet d'une création mais qu'il était tout simplement un mammifère descendant d'autres mammifères. Il écrit : « Nous devons reconnaître que l'Homme conserve encore dans son organisation corporelle le cachet indélébile de son origine inférieure. » À partir de cette époque, l'homme ne fut plus considéré comme une créature à part, créée par Dieu à son image, mais comme appartenant au règne animal et résultant d'une évolution contingente.

Contemporain, Sigmund Freud (1856-1939) écrit :

Au cours des siècles, la science a infligé deux blessures à l'amour-propre de l'humanité : la première, lorsqu'elle a montré que la Terre n'est pas le centre du monde mais un point minuscule dans un univers d'une dimension à peine concevable ; la seconde quand la biologie a frustré l'homme du privilège d'avoir fait l'objet d'une création particulière et a mis en évidence son appartenance au monde animal.



DARWIN était convaincu que les hommes et les grands singes descendaient d'un ancêtre commun. En revanche, l'opinion publique pensait que nous descendions d'un singe actuel et les adversaires de l'évolutionnisme tentèrent de discréditer Darwin. Au XIX^e siècle, différentes caricatures de Darwin furent publiées, le représentant par exemple avec des caractéristiques simiesques.